

COLLECTION « JADIS »
NO 107

Chroniqueurs divers de la FAVJ

ET LE SKI DEVINT CULTTE

Articles de 1901 à 1935

Editions le Pèlerin

2007

Introduction

Le ski pénétra à la Vallée vers 1896, dans tous les cas dans la dernière décennie du XIXe siècle. Il y fit, après quelques tentatives infructueuses, une carrière fulgurante et qui n'est pas près de s'éteindre. Plus d'un siècle plus tard, nous sommes en 2005, le ski reste le sport d'hiver le plus prisé, pour lequel nos Combiens connaissent toujours une passion sans retenue.

Cette passion, elle est donc née vers 1900. On peut dire qu'elle a révolutionné, non pas seulement les loisirs de notre population, mais sa manière même de considérer son territoire. On en était resté des siècles durant à une Vallée qui jouit de printemps, d'étés et d'automnes courts, pour voir par contre un hiver long que l'on n'était pas loin de considérer comme durant six mois. C'est qu'on avait surtout besoin de se plaindre pour obtenir des compensations à un climat assez rude, admettons-le, de la part, tout d'abord de Berne, puis de Lausanne. Oui, dans le gémissement, on ne fit jamais mieux qu'en notre haute combe.

Gémissements qui disparurent par miracle quand le ski fut connu et adopté. On se découvrait tout soudain un espace à la rencontre duquel aller même en hiver. Les splendeurs des

paysages jurassiens qui se révèlent encore mieux avec la neige que sans, éblouirent nos Combiens. L'hiver avait été un poids, une croix, une longue plainte, lugubre, il devenait soudain merveilleux. Et soudain aussi la neige se révélait indispensable, dispensatrice de joies profondes et toujours renouvelées.

On renaissait. On changeait de mentalité. On se passionnait. On découvrait le sport par le ski mieux encore peut-être que par la gymnastique. Et le choix des promenades se multipliait par deux.

Le ski fut très certainement une bénédiction pour la Vallée, comme il le fut aussi pour d'autres régions, mis à part la mise à sac presque systématique des paysages afin de leur faire cracher désormais du pognon. Ce fut le revers de la médaille, non pas peut-être dans une gestion saine et limitée de ce patrimoine géographique, mais dans les abus manifestes, dans la gloutonnerie de certains promoteurs et leur parfaite mauvaise foi. L'argent ne distribue pas rien que du positif. Heureusement qu'ici les pentes sommes toutes modestes du Jura, ne permirent nullement l'installation de complexes sportifs et récréatifs de grandes dimensions. On resta modeste. Un petit télésiège par ci par là, guère plus. Et dès que le ski de fond fut à l'honneur des

pistes tracées sur nos pâturages, mais sans que cela ne tourne à la démesure, encore qu'il faille parfois considérer que l'offre est supérieure à la demande, et qu'un kilométrage de moitié de telles pistes serait largement suffisant. C'est que la diversité aussi importe.

Cette passion du ski, elle a transparu très tôt dans notre journal local qui se fit l'écho de ces plaisirs d'hiver sensationnels et que nul ne devait plus ignorer. De telle manière que même les vieux de la vieille se mirent au ski. Ici plus de barrière d'âge, tout un chacun, pouvait s'adonner à ce sport générateur de santé.

Cette passion, elle transparait par conséquent aussi des pages qui vont suivre et dont la découverte, nous en sommes persuadé, vous sera un enchantement.

Les Charbonnières, en septembre 2005 :

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Remy Pouchot', written in a cursive style.

LES DEBUTS DU SKI A LA VALLEE DE JOUX

Au moment où la neige n'est pas encore tombée dans la plaine, mais où l'on sent qu'elle sera là d'un jour à l'autre, nous croyons qu'il est intéressant de reproduire l'article ci-dessous. Cet article de M. Robert Piguet a paru dans le dernier annuaire de l'Association suisse des clubs de ski³⁸.

C'est en 1896 que la première paire de skis fit son apparition à la Vallée. Trois citoyens du Brassus, Albert Piguet, Henri Reymond et mon père, Alfred Piguet, s'étaient cotisés pour en faire l'acquisition, après avoir lu dans une publication sportive un article relatif à ce nouvel engin de locomotion. Nouveau pour la Suisse, mais ancien pour les pays scandinaves et les contrées polaires où il était utilisé depuis des siècles.

Les premiers essais ne furent nullement convaincants. Ces messieurs avaient adopté la route battue comme champ d'exercice, et, saisissant le long et unique bâton de bambou, ils l'y plantaient, entre les deux skis, en tirant dessus pour avancer, mais sans mouvoir les jambes. La chose semble cocasse maintenant, mais il faut un commencement à tout et les directives faisaient, à ce moment, complètement défaut.

Cette première paire de skis, du fabricant Melchior Jakober à Glaris, avait les anciennes fixations de cuir maintenues rigides par des joncs courbés en demi-ellipse, très difficile à mettre en place lorsque l'un ou l'autre se cassait. Elle fut remise dans un grenier où elle demeura inactive et ignorée pendant trois ans environ.

Au cours des hivers 1898 à 1900, quelques paires de skis arrivèrent à la Vallée, accompagnées d'un mode d'emploi. Benjamin Lecoultre, Louis-Auguste Golay, les frères Léopold et Laurent Piguet, Frédéric Meylan, au Sentier ; Marius Piguet au Brassus, furent les premiers propagateurs de notre joli sport d'hiver. La doyenne des paires de skis de la vallée, celle du Brassus, fut alors extraite de sa cachette et ramenée à la lumière ; elle suscita chez plusieurs autres citoyens l'envie de se procurer les nouveaux engins. Ce fut le cas, entre autres, de l'aubergiste du Marchairuz, auquel ils devaient être particulièrement utiles pour descendre chercher ses provisions au Brassus et remonter à sa lointaine demeure en l'absence de chemin battu.

Les skieurs étaient alors le point de mire des curieux ; on les regardait s'ébattre dans la neige molle, munis de leurs grands bambous, et leurs culbutes dans la neige en poussière provoquaient de belles explosions de rire.

Plusieurs des règles les plus élémentaires du sport du ski étaient encore ignorées. Il me souvient de mon premier saut effectué par-dessus un mur de

³⁸ Feuille d'Avis de la Vallée de Joux, du 26.11.1935

pâturage, avec arrivée la tête en bas dans un mètre et demi de neige poudreuse. Je faillis étouffer et me dégager de là ne fut pas une petite affaire.

Le premier concours de skis fut organisé en janvier 1900 dans le pâturage, disons plutôt le champ de neige du Pré de Bière, au-dessous du Marchairuz. Ce fut une modeste course de fond qui pouvait avoir deux kilomètres environ, et qui se disputa par une neige lourde et un temps pluvieux. Du dehors nous était venu un participant, Suisse allemand, muni de deux bâtons courts, chose qui fit grande sensation au milieu de la forêt de longs bambous que formait notre cohorte !

L'arrivée au Chalet du Pré de Bière fut la principale erreur de notre itinéraires, car les coureurs étaient gratifiés, pour la fin du parcours, d'une grimpe qui fut le coup de grâce pour plusieurs d'entre eux – devenus violacés et haletants au but. Frédéric Meylan, sur skis norvégiens authentiques, arriva le premier.

Le même hiver vit se dérouler au Pont une manifestation du même genre, où Jules Lecoultre, du Marchairuz, s'adjugea le premier prix, sur une neige tôle peu commode.

Une grande réunion de skieurs fut organisée par la suite au Marchairuz, par un temps splendide et une neige idéale. Une cinquantaine de skieurs s'y donnèrent rendez-vous, ainsi qu'une dame, la première que le Marchairuz vit en hiver. Un dîner plantureux, arrosé d'un vin généreux, avait mis tous les assistants dans un état de joie parfaite, et je me suis laissé dire que, sur leurs planches, d'aucuns n'étaient plus très sûrs à la descente, mais pour leur plus grand bonheur, la neige était haute et poudreuse. Le ski avait décidément partie gagnée dans nos montagnes. De Berne, de Glaris, de Genève et d'autres endroits de la Suisse, nous parvenaient des échos de réunions sportives dont le ski faisait les honneurs. L'idée de s'organiser s'imposa alors à quelques-uns de nous, et en 1904, le Club de skieurs de la vallée vit le jour. Le premier procès-verbal de ce club, l'un des doyens des ski-clubs suisses, est daté du 8 janvier 1905. Le comité fondateur réunissait ce jour-là Paul Piguët-Capt, président, Robert Piguët et Henri-Louis Piguët, du Brassus ; Frédéric Meylan et Louis-Auguste Golay, du Sentier, et enfin Hector Meylan, de l'Orient.

Le 22 janvier 1905, on organisa au Brassus un concours de ski qui comportait une course de fond, une course de vitesse et une épreuve de saut.

Descente du « Cassacoque » pour l'arrivée au but, ce qui constituait un spectacle captivant. Un skieur allemand émerveilla les spectateurs par ses télémorks, les premiers effectués sur les neiges de la Vallée.

L'itinéraire de la course de fond, tracé dans le fond de la vallée, avait une longueur de 6500 m., et fut parcouru en 41'55' par W. Dépraz, classé premier, ainsi que pour la course de vitesse de 2500 m. enlevés en 4'30'.

C'était une de ces merveilleuses journées d'hiver, froide et ensoleillée. Je me vois encore participant à la course de vitesse, dès « la Folie » au hameau de Vers-chez-Meylan : arrivé au bout du parcours sans un accroc, à quelques

mètres du but, culbute formidable, rupture d'un ski. Je me traînai sur mes quatre pattes pour arriver quand même et pus encore « décrocher » le 7^e prix.

Le 28 janvier 1906, nouvelles courses au Brassus, où les expériences et les leçons du passé furent déjà mises à profit.

Au programme des concours de l'année précédente vinrent s'ajouter un concours artistique et un concours pour dames, car le beau sexe était aussi sensible au charme des blancheurs ensoleillées. Quatre jeunes demoiselles s'étaient inscrites pour faire la course de fond de 1500 m. qui leur était réservée, et elles s'en tirèrent à leur honneur.

Le plus grand saut de la journée fut de 9,80 m. – ne riez pas – et le champion n'en était pas peu fier.

Un an plus tard, le 21 janvier 1907, l'Orient recevait les nombreux skieurs désireux une fois de plus de se donner à la joie des glissades vertigineuses sur nos pentes immaculées. Bise froide, neige poudreuse très bonne.

6000 m. de fond, parcourus en 41 minutes par Pilloud, de Marchissy. Innovation de la journée : course d'obstacles. Le plus long saut : 12 ½ mètres ! Nous sommes encore loin des 90 à 100 mètres des Norvégiens ! Mais le bonheur ne réside pas dans la longueur des sauts, et votre chroniqueur se rappelle encore, à cette occasion, son saut de 12 mètres, avec arrivée sur le dos. Il n'a dès lors jamais battu son record.

Les années qui suivirent eurent leurs courses de skis, réunions de skieurs, journées sportives, avec les innovations et les perfectionnements que permettait le développement rapide de ce noble sport. Le Club des skieurs de la Vallée devint le Ski-club du Brassus ; l'un des événements et des plus grands efforts de son activité, fut l'établissement, en 1929-1930, d'une piste de saut dont il peut être fier à juste titre, et qui procure chaque année aux sauteurs, ainsi qu'aux spectateurs, de grandes joies.

Mais je m'aventure dans un domaine qui n'est plus le mien...

Il m'est resté de ces premières années de ski la vision de nos étendues de neige immaculée, de nos forêts de sapins dont les branches pliaient jusqu'à terre sous le poids des neiges étincelantes, des beaux dimanches passés avec de chers amis là-haut près du ciel bleu, sous le soleil resplendissant de notre cher Jura, alors que nous étions les premiers à sillonner de nos planches ces étendues vierges. Nous y avons éprouvé les joies les plus pures et puisé force et santé.

Le ski a pris une très grande extension partout ; puisse ce beau sport rester un moyen de se développer physiquement, mais aussi moralement en faisant grandir l'amour de la montagne, en apprenant à tous, de bonne heure, à communier avec la belle nature lorsqu'elle a revêtu sa parure hivernale, spectacle toujours merveilleux de notre patrie aimée

Les Courses de Skis dans la Vallée de Joux

On nous écrit de la Vallée :

L'asile du Marchairuz bien connu, à 1440 mètres d'altitude, et le Chalet Capt, 1363, situé dans le Risoud à l'extrême frontière suisse, près de la France, sont deux courses d'été des plus agréables, mais qui deviennent impraticables durant les grosses neiges atteignant comme cet hiver une couche de deux à trois mètres d'épaisseur.

A cette altitude, la neige reste légère et en poussière brillante ayant un aspect cristallisé, les branches des sapins en sont surchargées et la forêt, noire en été, est idéalisée par son éclatante blancheur ; on se croirait dans un immense théâtre avec un décor féerique.

L'amateur simplement chaussé de « cercles » ou raquettes ne peut, dans cette profonde neige légère, que très difficilement avancer et il en résulte en outre une grande fatigue, que seuls des hommes entraînés peuvent supporter, tandis qu'avec l'aide des skis, ces rudes courses deviennent des parties de plaisir des plus saines. L'air vit et froid excite les forces, et, en marchant à la file, les premiers skieurs seuls s'aperçoivent de la neige molle et laissent aux suivants un chemin battu de deux ornières bien détermi-



GROUPE DE SKIEURS AU BRASSUS

Photographie de M. Benjamin LeCoultre, au Sentier.

nées, que chacun suit en s'amusant et, pour ainsi dire, sans peine aucune. Du reste, la fatigue du ski ne ressemble nullement à celle des ascensions ou des marches forcées; les efforts sont tellement adoucis par la mollesse et la douceur de la neige que les muscles ne souffrent nullement, et, en posant les patins après une longue course, le promeneur est tout étonné de ne pas se sentir fatigué.

Une erreur que commettent presque tous ceux qui ne connaissent pas le sport du ski est de penser qu'à chaque pas on doit soulever ces longs engins, ce qui serait des plus pénible, mais c'est à la neige de remplacer ce travail et avec le pied on ramène facilement en avant le ski, lequel repose tout le temps sur la neige et glisse sans effort appréciable, le pied de nouveau s'appuie dessus, s'enfonce moelleusement dans la neige brillante et glissante.

Et au retour, quelles glissades joyeuses!... De temps à autre, un défaut d'équilibre fait disparaître un skieur dans la poussière blanche impalpable, la bande s'égaie un moment, quitte à recommencer quelques instants plus tard; aucune fracture ou dommage ne sont à craindre, le matelas est trop tendre et trop épais; un peu de fine poussière dans le cou peut-être, quant aux mains, de longs gants les tiennent à l'abri de toute atteinte.

De même la sensation du froid de pied est inconnue malgré les cris de détresse du thermomètre qui disparaît dans sa boule.

Les boissons préférées sont le thé ou le vin rouge sucré, épicé, additionné de moitié d'eau, à prendre au retour; pendant la course, la soif ne tourmente guère les skieurs.

En rentrant au logis, chacun rapporte une bonne gaité et songe déjà à une prochaine partie.

B. L. C.



L'éloge du ski, il s'agit ici d'une véritable profession de foi, est faite déjà en 1904 :

LES COMBIERS SUR LA NEIGE

A l'ami Frédéric au Sentier

De nouvelles courses de skis ont eu lieu au Marchairuz, dimanche dernier. Ce fait divers ne nous retiendrait pas s'il n'offrait qu'un intérêt sportif. Mais il a une signification d'une portée plus générale. A la lecture des résultats donnés par les quotidiens, on a pu voir que les lauréats sont tous, sauf deux, des habitants de la Vallée de Joux et notamment de la commune du Chenit. Or, il y a cinq ou six ans à peine que les premiers skis ont fait leur apparition dans la grande combe qu'encadrent le Risoud, le Mont-tendre et la Dent-de-Vaulion.

Dans les Alpes suisses, le passage d'ascensionnistes, chaussés de skis, a été signalé il y a plus de quinze ans déjà. Et cependant ce mode de locomotion ne s'est pas encore répandu chez les montagnards. Seuls les guides se sont mis peu à peu à le pratiquer, imitant les touristes, les membres des clubs alpins et les hôtes étrangers à l'affût de tous les moyens propres à rompre la monotonie des longs séjours forcés dans les stations hivernales. Défiantes des innovations, les populations alpestres se contentent de patauger dans la neige comme par le passé, n'osant même pas, dans la Suisse romande tout au moins, se servir des raquettes en usage dans l'Appenzell ou des « cercles » des bergers.

Il n'en est pas de même à la Vallée. En voyant des skieurs faire, par deux et trois mètres de neige, la traversée de leurs montagnes aussi aisément qu'au cœur de l'été ; en assistant aux ébats sur les pentes de la Dent-de-Vaulion des pensionnaires de l'Hôtel de la Truite et du Grand-Hôtel du Pont, les Combiers ne se sont pas mis à rire comme les gens d'Epalinges le jour où ils aperçurent pour la première fois les Lausannois guider leurs interminables planches de bois autour du Chalet-des-Antets. Ils virent d'emblée l'utilité du nouvel engin et n'eurent de trêve que lorsqu'ils en possédèrent.

Aujourd'hui, à la Vallée de Joux, les skis sont non seulement le délassement favori de la jeunesse, mais encore un moyen de transport pratiqué par les adultes, par les vieillards eux-mêmes que leurs affaires ou l'amour de la promenade appellent en dehors des chemins battus. Le patin d'acier, qui permet de traverser en quelques minutes le lac de Joux, n'est pas détrôné ; mais il a à soutenir une rude concurrence. Glisser sur la glace n'est faisable, au reste, que par une bonne glace. Que la neige vienne à tomber en grande quantité ou que la température se radoucisse fortement, adieu les parties échevelées entre le Pont et le Rocheray !

Le skieur, lui, ne demande que de la neige. Plus la couche est épaisse, mieux il s'en trouve. Il n'a pas à redouter en ces parages les avalanches qui rendent souvent les Alpes si dangereuses. Quant aux tempêtes, il s'en moque.

Nous avons eu l'occasion, avec trois skieurs de nos amis, de monter, il y a une quinzaine, du Brassus au Marchairuz, de gagner de là le pied du Mont-Tendre et de filer ensuite sur le Sentier à travers les forêts, les combes et les combettes. Il faisait un de ces temps où un membre d'une société protectrice des animaux se ferait un crime de mettre à la fenêtre le museau de son caniche. Chassée par rafales, la neige nous aveuglait et, se collant aux vêtements et au visage, faisait de nous de blancs fantômes. Rares et brèves étaient les accalmies relatives qui amincissaient le rideau floconneux et permettaient d'entrevoir un point de repère ou quelque chalet dont le toit plongeait dans la neige et où l'on ne pénétrait qu'en rampant.

Sans les skis, la partie eût pu devenir critique. Elle ne nous laissa au contraire que les plus agréables souvenirs. Il faut dire que, grâce au flair du jovial Combi qui était des nôtres, nous ne nous égarâmes pas d'une semelle.

Si vous nous demandez quel plaisir on peut bien éprouver en voyageant ainsi dans la tourmente, nous vous dirons qu'il consiste dans la réunion d'un tas de petites joies, comme celles de ne connaître du danger que l'illusion, de traverser des étendues vierges de pas humains, de partager avec trois ou quatre fidèles amis la même passion des robinsonnades, d'improviser des campements et une cuisine qui procurent la satisfaction de petits tours de force, d'observer enfin les jeux de la nature, plus curieux souvent par les tempêtes que sous un ciel serein.

La neige, dont les myriades de cristaux s'allument au soleil ou sous les rayons de la lune, est merveilleuse sans doute ; mais, quand rien n'agite l'atmosphère, c'est une masse inerte. Voyez au contraire comme elle s'anime par le vent ! Tantôt, pareille à des vapeurs, elle fume au-dessus des arêtes ; tantôt comme des vagues, elle ondule en fine poussière sur les pentes ou rejailit tumultueusement contre quelque banc de rocher, à la manière des flots écumant contre une jetée. Ses tourbillons ont parfois un aspect imprévu. Ainsi, en bondissant au haut d'une combe que couronne la lisière d'une forêt, ils nous firent l'effet d'une charge de cavalerie contre une lignée de noirs fantassins.

Ces scènes grandioses, les Combi ne pouvaient s'en accorder la jouissance avant de connaître les skis. Il n'y avait alors que les bûcherons qui osassent s'engager dans les côtes au-dessus du fond de La Vallée, inhabitées en hiver ; et encore ne se mettaient-ils en route que lorsque le temps n'était pas trop menaçant.

Dans les chaudes maisons cuirassées de zinc ou de « tavillons », les habitants de La Vallée demeuraient confinés tout l'hiver. Leur amour de la lecture, du chant et de la musique leur permettait, il est vrai, de passer gentiment les longues veillées ; mais nous nous imaginons que leur santé devait souffrir à la longue du manque de mouvement au grand air, et qu'au dégel la bronchite traîtresse s'abattait sur eux avec sûreté.

Les voilà maintenant qui font toutes les semaines de longues excursions sur la neige. Pour ne parler que des skieurs du Chenit, les plus nombreux, il ne se passe pas de dimanche qu'ils ne poussent une pointe du côté du Risoud, ou

qu'ils n'aillent au Mont-Tendre, en serrant la main en passant à Jules Lecoultre, l'hôtelier du Marchairuz et le sauveteur des voyageurs en détresse.

Bientôt sans doute, tous les habitants de Chez les Golay, de Chez Jacob, de Chez Isaac Capt, de Chez Jacques à Pierre, de Chez la Veuve, de Chez le Brigadier, de Chez Simon, de Chez Tribillet, de La Capitaine, de Chez la Tante, de Chez Besançon, des Aubert, de Chez le Chirurgien, de Chez les Capt, de Chez les Lecoultre, du Crêt Meylan, de Chez les Meylan, de Chez Villard, Vers Chez le Maître, de tous les Pignet, dessus et dessous, - bref, hommes, femmes vieillards et petits-enfants, tous les bons Combiens du Chenit ne sortiront plus sur la neige que chaussés de leurs skis, tels les habitants du nord de la Scandinavie.

Et dans la plaine, sous trois cents mètres de brouillard, nous nous morfondrons tandis qu'ils s'ébattront gaîment en famille sous le ciel bleu et dans les combes argentées⁴³.

V.F

⁴³ Article paru dans la FAVJ du 3 mars 1904. Nous ignorons qui est V.F., initiales peut-être d'emprunt pour un chroniqueur qui ne serait que de la Vallée !